

JEAN-MICHEL
AUDOUAL

Qu'importe
le chemin



Jean-Michel Audoual

Qu'importe le chemin

© Jean-Michel Audoual, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8323-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*“Il y a la main blanche de ceux qui ont pour eux l’argent.
Il y a la main fine de ceux qui ont pour eux le songe.
Et il y a tous ceux qui n’ont pas de main -
privés d’or, privés d’encre.
C’est pour ça qu’on écrit.”*

Préface, Une petite robe de fête, folio 1994

Christian Bobin

Chapitre 1

— Tu vois bien que ce n'est plus possible.

Elle a prononcé cette phrase sans colère apparente, d'une voix calme et douce. J'aurais sans doute préféré une dispute éclatante, avec fracas, hurlements, bris de verre. Une vraie dispute, quoi ! Mais ce n'est pas le genre de Kim. Ma compagne est un lac étale, une mer tranquille, sans ride, ni turbulence. Elle ne fait ni de vagues, ni d'esclandres.

Les jours d'après, je suis resté sans voix, comme si j'avais perdu l'usage des mots les plus élémentaires, comme si tout ce que je voulais dire et exprimer ne tenait que dans un cri. J'ai pensé à Munch, à cet homme au visage défiguré, sous un ciel orange tourmenté et j'ai fondu en larmes.

Kim a quitté notre grand lit pour s'installer dans la chambre d'ami, sur le clic-clac que nous avons sauvé de notre premier déménagement. J'ai conservé mon côté droit sans franchir la marge ténue qui me reliait à elle quelques jours auparavant, même si nos corps avaient cessé de s'effleurer depuis des semaines. J'ai pris l'habitude de pleurer en silence, le visage enfoui sous les draps, j'ai compté les moutons noirs de ma désespérance, je me suis levé la nuit pour entrebâiller la porte en catimini, je me suis approché d'elle le souffle court, pour l'entendre respirer. J'ai combattu mes insomnies en écoutant des émissions soporifiques à la radio et en lisant tout ce que mon esprit voulait bien absorber.

Un soir, je suis rentré. Kim était partie. Disparue. Envolée.

Cela faisait cinq années que nous cheminions ensemble, que nous partagions les projets, les doutes, les galères, les voyages, notre lit. Je venais de souffler trente-huit bougies. J'entrais, paraît-il, dans la force de l'âge et c'est bien à ce moment-là que toutes mes failles ont réapparu, comme une mauvaise herbe enfouie sous des ronces.

Le premier mois de notre séparation, je pleurais pour un oui ou un non. Un prénom surtout. Tout me ramenait à Kim. Sa brosse à dents bleu ciel et ses petits

dauphins, oubliée au fond d'un tiroir, ses magazines déco entassés sous la table basse du salon, son parfum fruité, légèrement citronné, encore vivant partout dans l'appartement. Tout, mais ce n'était plus que des souvenirs, des images fugaces, des instantanés de vie.

Du passé.

Le deuxième mois, j'ai cherché à la joindre, à comprendre comment on en était arrivé là. J'ai réalisé un véritable examen de conscience, j'ai perdu trois kilos. Kim me reprochait mes excès, ma vie à l'occidentale, ma façon compulsive de consommer. J'ai décidé de changer. J'aurais fait n'importe quoi pour Kim et c'est exactement ce que j'ai fait.

N'importe quoi.

Kim n'est pas revenue. Elle m'a envoyé une longue lettre que j'ai reçue par la poste. Une lettre que j'ai décachetée avec la même ferveur qu'un courtisan, mais rien de ce que j'ai lu n'a pu apaiser ma conscience, ni me rassurer. Mon ex-compagne a été clinique. Je n'en attendais pas moins d'elle. Elle m'a expliqué, point par point, les raisons de son départ, méthodiquement, pédagogiquement, cruellement.

Maintenant je dois composer avec. *Avec* est une préposition redoutable qui signifie que la solitude ne se partage pas. Ce sera avec et sans Kim.

Chapitre 2

Au bout du fil, Marco trépigne. Je le devine dans l'impatience de sa voix. Cela fait une semaine qu'il attend ce moment, après six jours intenses où il a sué sang et eau pour une malheureuse prime de fin de mois. Marco est mon meilleur ami. Nous nous connaissons depuis des plombs et même si les petits défauts de mon alter ego m'insupportent parfois, je l'aime d'un amour sincère, indéfectible, fraternel.

— Vingt heures, c'est bon ?

— Plutôt vingt heures trente, je précise, le temps que je me prépare.

— OK, je passe te chercher. Un couscous, ça te dit ?

— Pourquoi pas l'Asiat. Il y a longtemps qu'on n'y est pas allé.

— Tu dis souvent que c'est trop gras.

— Parce que le couscous, c'est light ?

— Bon, on verra sur place. Magne-toi quand même.

Je file sous la douche. Le pommeau fuit, toujours du même côté. Je m'étais promis de le réparer ou de le changer. En général, je me promets énormément de choses que je ne réalise jamais. Vivre seul, c'est jouer les ventriloques, se dédoubler, se désoler ou se réjouir en solo. Avec le temps, on en prend l'habitude mais si une petite souris pointait son museau dans notre cerveau, elle crierait au fou.

L'interphone crépite.

— C'est toi ?

— Non, c'est le pape.

— Je t'avais dit vingt heures trente...

— Je tournais en rond !

Marco se précipite dans le salon. Il arbore un grand sourire.

— Regarde ce que j’ai trouvé !

Il me tend fièrement une bouteille.

Sur l’étiquette, estampillée d’une mouche bleue, je lis : *Vin de merde*.

— Les mecs ne manquent pas d’air ! Je souligne tout en fermant le dernier bouton de ma chemise.

— Oui, mais au moins ils assument !

J’observe Marco du coin de l’œil. On dirait un gamin de cinq ans qui vient de dénicher un œuf de Pâques. J’aimerais lui dire ce que je pense exactement de cette imposture. En réalité, j’aimerais dire tout ce que j’ai sur le cœur à bon nombre de personnes de mon entourage mais je donne le change. Marco attend mon jugement, la bouche ouverte, les yeux pétillants.

— Tu veux qu’on l’ouvre ? je demande, dépité.

— C’est le but...

— OK, va chercher le tire-bouchon. Prends le gros, à gauche dans le tiroir. Pas le noir sophistiqué. Je n’ai jamais su l’utiliser. Si tu n’es pas polytechnicien, n’essaie même pas.

Marco prend la bouteille, la cale entre ses cuisses, rougit jusqu’aux oreilles. Le bouchon émet un bruit sec. Je sors deux verres ballon, ceux que nous utilisons pour les grandes occasions. Marco plisse les yeux, fait tourner le *vin de merde*, de façon concentrique, dans le sens des aiguilles d’une montre. Le liquide trouble n’a rien d’engageant.

— Alors tu goûtes ? je demande avec impatience.

— Je n’ose pas.

— Bon, tu accouches ?

Mon ami grume à qui mieux mieux. Le vin chante entre ses dents.

— Extraordinaire !

— Tu te moques de moi ?

— Goûte, je t’assure.

Je prends une gorgée. Mon palais accuse le coup.

— Mais il est absolument dégueulasse !

Marco éclate de rire, éclabousse ma chemise blanche d’une gerbe rouge, assassine. Je vocifère.

— Non, mais regarde ce que tu as fait ! Marco se tient les côtes, les larmes aux yeux.

— Je vais chercher du sel, bégaie-t-il, en réprimant un fou rire. Puis il ajoute, extraordinairement mauvais, je t’avais prévenu !

— En attendant, je mets quoi ?

— Mets ta chemise bleue. Elle éclaire ton teint. Tu ressembles à un curé avec ta chemise blanche ou plutôt à un cierge !

— Merci pour le compliment, je rétorque tout en constatant l’étendue des dégâts.

— N’empêche...

— N’empêche que quoi ?

— Ce producteur est un génie.

— Tu trouves ? je m’insurge, tout en saupoudrant ma chemise de sel de l’île de Ré, vu que je n’en ai pas d’autre.

— Ben oui. Sur l’étiquette, il y a écrit *Vin de merde* et il y a des abrutis comme nous qui sont assez débiles pour l’acheter.

— Parle pour toi !

— Avoue que c’est marrant !

— S’il est aussi corrosif que dégueulasse, je ne suis pas près de remettre ma chemise.

— Donne.

— Non, laisse tomber.

— Donne, je te dis. Je l'amènerai au pressing.

Le détenteur du plus mauvais cru classé plie négligemment ma chemise et pousse la chansonnette.

J'enfile un tee-shirt noir. Du yin au yang, il n'y a qu'une ombre. Une nuance.